

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 485.—SAMEDI, 19 AOUT 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA REVUE DU 14 JUILLET, A PARIS. — ARRIVÉE DU GÉNÉRAL SAUSSIER ET DE SON ÉTAT-MAJOR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 AOUT 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notes d'un touriste à Chicago, par Arthur Plante.—Chambly illustré, par J. St.-E.—Carnet mondain.—Poésie : Hommage à M. Benjamin Sulte, par Albert Ferland.—L'enseignement et comment il fait vivre, par Hermine Lantôt.—Le pardon, par Mathias Filion.—M. L. V. Gadbois et l'hon. Dr Marcell, par J. O. Lamert.—Poésie : Sonnet aux étoiles, par Maurice Clairouin.—Le liseur de pensées, par Roger Milès.—Faits scientifiques.—Quand ces dames seront électeurs, par Alfred Capus.—Lea idées de ma vieille tante.—Propos du docteur.—Notes et faits, par le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres. Feuilletons.—Enigme.—Problèmes de Dames et d'échecs.

GRAVURES.—La revue du 14 juillet à Paris : Arrivée du général Saussier et de son état-major.—Événements du Siam : L'avis français, le *Lutin*, devant le consulat de France, à Bangkok ; L'île fortifiée d'où l'on a tiré sur les navires français et la pagode de Chedi-Pak-nam.—Portrait de M. Develle.—A travers le Canada : Quelques vues de Chambly : Le monument Salaberry ; L'église St-Joseph ; M. Lajeunesse ; Le fort Chambly ; Résidence de M. le maire Willet.—L'homme à vapeur.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

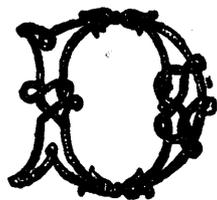
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AUX PHOTOGRAPHES ET AMATEURS PHOTOGRAPHES

Nous invitons cordialement messieurs les photographes praticants et les amateurs-photographes, désireux de faire connaître notre pays, à nous expédier des photographies des lieux où ils résident ainsi que des endroits pittoresques de notre magnifique province. Nous rembourserons le port des photographies et nous les retournerons à l'auteur aussitôt photogravées, si on le désire.

De cette manière, chacun pourra contribuer à faire connaître les beautés de notre chère province, et ainsi faire œuvre patriotique.

ENTRE-NOUS



DANS le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, M. Augustin Lellis nous a raconté l'histoire lamentable de Jean-Marie de la Bressouillière.

Je n'avais jamais entendu plus parler de ce pauvre de la Bressouillière que de M.

Lellis, mais je n'en suis pas moins navré d'avoir lu les deux colonnes consacrées à un oublié de l'histoire, oublié pour bien des raisons.

Ce Bressouillière, chargé par le roi d'une mission près du comte de Frontenac, se serait amusé

à faire la noce près de Trois-Rivières au lieu de s'occuper de ses affaires ; c'est, du moins, ce que M. Lellis nous raconte et, c'est en se balladant dans la campagne qu'il aurait fait la rencontre d'une bergère, pour laquelle il se prit "d'un amour inextinguible."

Cet "amour inextinguible" pour une gardeuse de brebis me fait rêver au temps où les rois épousaient les bergères.

Quoi qu'il en soit, l'*inextinguibilité* (!!!) de son amour était poussée à tel point, qu'il demanda la main de Georgine "au père et à la mère, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles."

Quant à la bergère, qui avait sans doute lu beaucoup de contes de fées, on ne dit rien de son étonnement, mais je suppose qu'elle dut répondre, comme la *Belle au Bois Dormant*, au prince charmant :

—C'est vous, prince, vous vous êtes fait bien attendre.

Ils se marièrent donc, et j'étais très content d'en arriver à ce point du récit, qui n'avait rien de bien extraordinaire, sauf le style ; j'allais donc retourner la page, en quête d'autre chose de plus neuf, en murmurant : "Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants," quand la ligne suivante attira mon attention ;

"Mésalliance qui devait produire tant de fruits regrettables !"

Ah ! diable, Perreault finissait mieux ses contes et ne faisait pas plus de cas de la mésalliance qu'un poissin d'une pomme.

Et je voulus savoir ce qu'il advint de ce pauvre Bressouillière, qui avait eu le tort d'épouser une jeune fille honnête, mais pauvre.

Je laisse la parole à M. Lellis :

"Enivré de la satisfaction de son désir, Jean-Marie négligea de se rendre à Montréal auprès du gouverneur-général, et mérita, par ce manque de soumission et de loyauté, la disgrâce du roi, qui l'abandonna à lui-même.

"Ne désirant rien que la vie avec sa bien-aimée, il sembla s'en consoler assez facilement, et se retira sur un coin de terre pour y gagner sa vie à la sueur de son front. Mais il tomba bientôt dans une grande tristesse et dans le découragement.

"Accoutumée à la pauvreté, sa femme ne se plaignit pas des privations, mais en vain combla-t-elle son époux de tendresses et de soins ; elle n'avait pas le pouvoir de réveiller son énergie et son espoir.

"Ils eurent quatre fils et trois filles, à l'exception d'un seul garçon, tous difformes et tous idiots, avec des goûtes énormes et un langage incompréhensible. Et ces pauvres êtres qui labouraient le sol, semaient et récoltaient les grains, se battaient comme des animaux, quand ils n'avaient pas envie de travailler, et mangeaient dans un auge.

"Était-ce une punition de Dieu ?"

Non, M. Lellis, ce n'était pas une punition de Dieu, mais c'est une blague monumentale que vous nous contez là, punition que nul de nous n'a méritée.

Si, toutefois, des lectrices du MONDE ILLUSTRÉ y ajoutaient foi, ah ! mesdemoiselles, n'épousez jamais un jeune homme de noble origine, car il naîtrait certainement de votre union "des fils et des filles, à l'exception d'un seul garçon, tous difformes et idiots, avec des goûtes, etc., etc."

Ah ! mon Dieu ! Tout cela pour s'être mésallié.

M. Lellis, je ne vous connais pas, mais je vous prie de croire que ce que vous appelez des mésalliances de ce genre existent en grand nombre au Canada, et je pourrai vous citer des centaines de rejetons de familles, tout aussi nobles que celle de votre La Bressouillière,—dont l'existence n'est pas prouvée,—qui se sont mariés avec des jeunes filles aussi charmantes que pauvres et dont les enfants ne sont ni difformes ni idiots. Ces enfants parlent et écrivent même un langage plus compréhensible que le vôtre.

Et vous ajoutez, sans vergogne :

"De cette noble souche, il ne demeurerait, il y a quelques années, qu'une bien vieille célibataire qui me disait, en me montrant ses vêtements toujours propres :

"—Savez-vous pourquoi je ne porte jamais de

robes déchirées ?... C'est parce que je suis de la noblesse, voyez-vous."

Ceci, monsieur, est encore une fumisterie de mauvais goût et une insulte faite gratuitement aux Canadiennes.

La vieille que vous faites parler ainsi n'a jamais existé que dans votre cerveau malade.

Les Canadiennes non nobles sont propres et savent raccommoquer leurs robes qu'elles ne portent jamais déchirées.

Je ne sais quel monde vous fréquentez, mais à coup sûr, ce n'est pas le plus convenable et c'est celui que les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ne connaissent pas.

* * Mesdemoiselles, tenez-vous sur vos gardes, car il est de par le monde un tas de bonshommes dont l'occupation semble consister à dire du mal de vous.

Tenez, par exemple, voici qu'un savant—un Allemand, par bonheur—vient affirmer gravement que les moustaches deviennent de beaucoup plus communes chez le beau sexe que par le passé.

A Constantinople, dit-il, deux femmes sur dix ont la lèvre supérieure ombrée par cet ornement (?) qui n'appartient guère qu'au sexe laid.

A Madrid, même constatation.

Un médecin américain dit qu'à Philadelphie trois femmes sur cent ont des moustaches, mais qu'un beaucoup plus grand nombre se les enlèvent avec des pâtes épilatoires.

Et l'Allemand conclut en disant que, dans quelques générations, toutes les femmes seront barbues. Ce teuton est encore un fumiste.

* * Si encore la barbe avait autant de valeur qu'autrefois, les jeunes filles pourraient s'en consoler, car elle leur constituerait une véritable dot, ce qui n'est pas à dédaigner quand on veut trouver un de ces coquins d'épouseurs qui ne cherchent que les gros sous.

Un auteur dit, en effet, que jadis—oh ! il y a bien longtemps—la barbe avait autant de valeur que l'or et les diamants. "Un moyen sûr de se procurer de l'argent était d'emprunter sur sa barbe ou sur sa moustache, comme le fit le grand Albuquerque. Une telle hypothèque offerte aux prêteurs les plus intraitables faisait sur eux l'effet d'un talisman. Ah ! pourquoi sa vertu n'est-elle plus la même aujourd'hui ? Ces maudits barbiers ont tout gâté. Ce sont eux, sans doute, qui, pour engager tout le monde à se faire raser, ont inventé le dicton : *Prêter sur la barbe d'un capucin*, c'est-à-dire prêter sans garantie ; mais les barbiers passeront et la barbe restera."

C'est peut-être vrai, mais prêterait-on encore sur la barbe ? Je connais beaucoup de personnes qui sont très intéressées dans cette question.

* * Si j'étais poète je choiserais ce temps de fin août pour chanter le départ... des marigouins, mouches noires, frappe d'abord et autres insectes que Phébus fait arriver en juin, au grand désespoir des honnêtes gens en villégiature.

On a fait des vers sur le départ des hirondelles et des cigognes, oiseaux aimés, que n'en fait-on sur la disparition momentanée mais non regrettée de ces suceurs à qui Satan n'a donné des ailes que pour mieux voler notre sang.

* * Si j'étais poète, je chanterais l'exploit récent d'un sous-officier allemand.

Le dit bas-officier vient d'infliger trois jours de prison à un pauvre diable de tourlourou "pour avoir insulté un cheval royal."

Le malheureux—le soldat, pas le cheval—dans un moment d'impatience, avait eu l'inconvenance de traiter sa monture de "cochon d'animal !"

Le mot certainement n'aurait pas été de mise dans un salon, pas plus que celui de Cambonne, mais à la caserne on n'est généralement pas aussi collet monté.

N'importe, ne trouvez-vous pas que c'est là un petit tableau de genre digne d'être mis en alexandrins ?

N'oubliez pas que ceci s'est passé en Allemagne. D'aucuns cependant pourront dire que le cheval étant un noble animal, nul n'a le droit de l'insulter, et je suis sûr que M. Lellis sera de cet avis.

* * Les économistes viennent de découvrir que nous étions en pleine crise financière.

Ces gens-là sont d'une clairvoyance extraordinaire, mais je leur ferai observer que je me suis aperçu de cette crise depuis ma naissance.



NOTES D'UN TOURISTE A CHICAGO

Mon cher Directeur,

Fidèle à la promesse, que je vous avais faite de vous écrire, avant mon départ pour Chicago, et tenant à remplir les devoirs que m'imposait l'auration que vous m'aviez si gracieusement octroyée, de représenter LE MONDE ILLUSTRÉ, à la grande Exposition Colombienne, à peine de retour, je me hâte de de mettre un peu d'ordre dans mes notes de voyage, et de vous les donner vaillamment. Ecloses sous le souffle du caprice, mais le plus souvent, fruit de l'observation, ces notes n'ont aucune prétention littéraire. Si, tout en étant agréables aux lecteurs, elles peuvent être de quelque utilité à ceux qui iront admirer *de visu*, la grande foire universelle, elles auront doublement atteint leur but. Je réclame donc, de la part de ceux qui les parcourent, une extrême indulgence, car filles du voyage, elles sont encore toutes chaudes de l'impression du moment.

* *

Chicago, la *Reine de l'Ouest*, comme les Américains se plaisent à l'appeler, ou encore la *Ville-Jardin*, est, sans contredit, la ville la plus merveilleusement progressive de toute l'Amérique ! Au premier abord, immense et plate, avec ses hautes et lourdes constructions de vingt étages et plus, qui vous empêchent de voir le ciel ; ses rues larges et regorgeant de piétons qui se coudoient et courent plutôt qu'ils ne marchent dans toutes les directions ; le bruit assourdissant de ses usines ; et la fiévreuse activité qui règne partout, Chicago donne au touriste l'idée d'une Babylone moderne.

En effet, dans cette agglomération de types et de nationalités si divers, rassemblés pour les besoins du commerce et l'échange des produits, tous les idiômes sont connus ! toutes les langues sont parlées ! tous les costumes sont portés ! Vous voyez le noir, à la peau d'ébène, et le Chinois obséquieux, marcher côte à côte, avec l'industriel affairé, et l'homme de profession. Ici, pas de distinction, pas de castes. Tout se confond dans un pêle-mêle indescriptible. Aussi la première impression qui saisit l'étranger, en débarquant à Chicago, est-elle défavorable à la grande cité. Ce va et vient continuel, le tohu-bohu des passants et des camions, qui s'engouffrent dans les grandes artères commerciales s'étendant à perte de vue devant vous ; l'épaisse fumée qui donne un aspect sale et grisâtre aux édifices ; ces murs sans aucun cachet artistique, qui tombent perpendiculairement chaque côté de vous, d'une hauteur de deux cent cinquante pieds ; tout cela vous fait peur et vous donne le vertige. On se sent seul, isolé, au milieu de cette foule bigarrée qui grouille, se démène et ondule en tous sens, comme une vaste houle de têtes humaines.

Comme l'homme se sent alors petit en face de tout ce mouvement ; et comme il réalise en même temps sa grandeur et sa supériorité, en voyant que c'est son génie qui a conçu toutes ces merveilles, et que c'est son intelligence et son jugement qui président à leur rendement et à leur exploitation. C'est le triomphe de l'esprit sur la matière, illustré de la manière la plus tangible possible.

Sous le rapport des difficultés vaincues et de la

rapidité avec laquelle elle a grandi, Chicago est certainement la plus américaine des cités. Chacun y vit pour travailler, et chacun y travaille pour s'enrichir. L'argent ! voilà le mot magique, la puissance colossale qui fait loi et règne en maître aux Etats-Unis. Aussi, généralement parlant, l'importance d'un citoyen dans la République voisine se mesure-t-elle au nombre de ses dollars, ou mieux encore au chiffre de ses affaires. Quand, en parlant de quelqu'un, on a dit : Il fait pour tel chiffre d'affaires par an, on a tout dit. Inutile d'ajouter que Chicago est le nid des millionnaires américains.

A prendre, dans son ensemble, cette ville avec ses deux millions d'habitants, nous fait involontairement songer à un immense caravansérail de peuples, à un pandemonium de races d'origines différentes, vivant chacune avec ses mœurs et ses coutumes, pour qu'il y ait aucune affinité, aucun lien de cohésion qui puisse les unir dans une même et commune aspiration nationale. La langue anglaise, qui est celle des affaires, est la seule cause déterminante qui les réunit pour les besoins du commerce. A part cela, autant de croyances et de coutumes que d'individus ! Rien d'étonnant si le patriotisme américain est sujet à caution, en certains quartiers ! Je pus facilement en juger, un soir que j'étais dans le parc Lincoln, à respirer la grande brise du lac Michigan. Une fanfare jouait, à quelques pas de moi, le *Hail Columbia*, l'hymne national des Américains. Les dernières notes, à peine couvertes de quelques rares applaudissements, se perdirent dans le silence de la nuit.

L'Américain est égalitaire avant tout, surtout l'Américain de l'Ouest. Il n'aime rien tant qu'à vanter ses principes démocratiques, à l'étranger. Et pourtant, à ses heures, il fait fi de tout ce chauvinisme. Un titre l'éblouit et lui fait souvent perdre la tête. Il a un peu la manie des grands.

C'est ainsi qu'un artiste, un savant, passeront souvent inaperçus dans la grande cité, tandis que l'infante Eulalie, par exemple, aura assez d'attraction à elle seule, pour faire courir tout Chicago à Midway-Plaisance.

Mais mon rôle est d'observer et non de juger ! Je n'ai donc pas à m'arrêter sur les différentes tendances du caractère de l'oncle Sam.

Pour résumer, le prodigieux développement de Chicago, pendant les vingt dernières années, tient du merveilleux. Depuis l'époque lointaine où, Lassalle, le grand explorateur canadien, vint y planter sa tente, jusqu'à l'époque actuelle où l'attention du monde entier se concentre sur ces palais somptueux et cette population industrielle, l'œil de l'observateur a toute une série d'évolutions à parcourir. Quels changements et quelle transformation ? Comme dans tous les pays, encore trop jeunes pour avoir une histoire et trop préoccupés des affaires spéculatives pour faire une place à part à la culture des lettres et des arts, l'intérêt, à Chicago, ne consiste pas, comme dans d'autres pays plus vieux, dans les monuments, les musées et les institutions publiques. Non. Si vous voulez saisir le côté original et saillant du Yankee, il faut tourner vos yeux ailleurs.

C'est dans cet esprit d'entreprise qu'aucun revers ne peut décourager ; c'est encore dans cette initiative hardie, qui porte à tout créer, améliorer, simplifier, utiliser, qu'il faut aller chercher les qualités distinctives qui font honneur à l'Américain. A Chicago, on s'est surpassé dans cette voie, et on a justifié cette exclamation, qui est passée à l'état de proverbe chez nos voisins : *Go ahead !*

Dieux vengeurs ! je m'aperçois, en me relisant, que ma chronique s'allonge indéfiniment et menace de s'éterniser. Je vais arrêter là pour aujourd'hui, me promettant, monsieur le directeur, de dire, la prochaine fois, un mot sur les édifices publics et les parcs de Chicago. Puis, nous irons ensemble jeter un coup d'œil à vol d'oiseau, sur la grande foire universelle, où tous les peuples viennent dans un concours pacifique, en même temps que montrer orgueilleusement leurs progrès, fêter le quatrième centenaire de la découverte de tout un continent, par Colomb, le grand découvreur, dont le nom appartient désormais aux fastes de l'histoire.

ARTHUR PLANTE.

CHAMBLY ILLUSTRÉ

(Voir gravures)

Dans la promenade que nous faisons faire à nos lecteurs "A travers le Canada," nous en sommes arrivés à l'historique et intéressant village de Chambly.

Pour l'illustrer, notre artiste a su choisir les figures et monuments caractéristiques qui ont fait la réputation et continuent d'être la gloire de cette belle paroisse canadienne.

L'église paroissiale, d'abord, sous le vocable de saint Joseph, et dont l'habile et actif photographe, M. J.-N. Laprés, a réussi à nous donner la vue très fidèle que nous reproduisons.

Avec cela, la résidence de M. Willet, industriel renommé et l'un des citoyens les plus influents de Chambly, dont il a été le premier magistrat de longues années durant.

Une autre résidence est aussi sous nos yeux, complétée celle-ci par la photographie du propriétaire : celle de M. Lajeunesse, le père de notre diva canadienne partout acclamée, Mme Albani Gye (née Emma Lajeunesse).

Mais les monuments qui résument le mieux l'histoire de Chambly et font son honneur, ce sont bien celui de Salaberry, dressé à la gloire du vaillant héros de Châteauguay, et surtout le vieux et noble fort Chambly.

Comme l'attention se concentre particulièrement, et à juste titre, sur cette relique du passé, existant depuis deux cents ans, nous avons tenu à joindre à la photographie quelques détails intéressants. Nous reproduisons textuellement, et dans leur disposition propre, les inscriptions telles qu'on peut les lire sur la façade du vieux fort.

A gauche de la porte	Au centre de la porte	A droite de la porte.
Champlain 1609		1665—Chambly
Tracy St-Ours		Léry Courcelle
Carignan		Salières
Chaumonot S. J.		Bois Berthelot
L'Angloiserie		Debergères
Duplessis		Dailleboust
Hertel	1711	Demy
Péan	1882	Charlevoix S. J.
Lantagnac	Talon	Levasseur P. R.
Beaulac	Fort Pont	Contrecoeur
Rouville	Chartrain	Méloise
Lévis	St-Louis	B. Niverville
Marin		Lusignan
Bourlamaque		Montcalm
Carillon		Bougainville
1758		Raymond
France		Milice
Victoire de		1812
Duvault		Canada
Vallereanne		
à la		
Bataille		
1691—11—août 1891		J. St E.

CARNET MONDAIN

A Saint-Henri de Mascouche, samedi, le 5 août courant, les amis de M. Adrien Brien lui présentèrent, à l'occasion de son prochain mariage, une magnifique adresse ainsi que plusieurs cadeaux. M. Brien répondit par de belles paroles aux compliments qu'on lui adressait.

Que le doux soleil de l'hyménée lui verse abondamment ses rayons les plus purs.

ERRATUM. — Nous demandons pardon à nos lecteurs de leur avoir, l'autre jour, présenté comme l'hôtel des postes à Richmond, une bâtisse qui est, en réalité, affectée aux mêmes fins à Coaticooke, P.Q. Erreur n'est pas compte.

Que c'est bon d'aimer avec ce respect profond, ce désintéressement parfait ; d'être éperdument heureux pour tout un jour, parce qu'il vous a semblé que l'être adoré a eu pour vous, la veille, une bonté dans le regard, une douceur dans la voix ! O merveilles morales de l'amour innocent, de l'amour sans désir ! — FRANÇOIS COPPÉE.



HOMMAGE

A. M. BENJAMIN SULTE, HISTORIEN ET POÈTE

Je ne suis pas poète et c'est bien jeune encore
Demander à mon cœur une fibre sonore,
Qui puisse, comme un luth, gazouiller et gémir.
Avant d'oser chanter et de croire au génie,
De nuancer les vers aux lois de l'harmonie,
J'aurais dû longuement laisser mon front murir.

Je ne suis pas poète, ô barde magnanime,
Car si Dieu m'eût donné l'étincelle sublime,
Mon chant serait plus fort et mon vers plus profond ;
Ainsi qu'un flot de sève à la tige embrassée :
La strophe triomphante au vol de ma pensée,
Comme en un moule ardent, frémirait sous mon front.

Cependant, indulgente et toute sympathique,
Ta plume, consacrée au travail historique,
Suspend sa tâche austère et brode en ma faveur....
Je ne suis pas poète en mon adolescence,
Mais je puis assurer que la reconnaissance
A défaut de génie est au fond de mon cœur !

L'ENSEIGNEMENT

ET COMMENT IL FAIT VIVRE

Un journal quotidien publié quotidiennement, depuis plusieurs semaines, la demande suivante :

La municipalité scolaire de *** a besoin de deux institutrices diplômées pour écoles élémentaires : salaire \$100. Aussi une institutrice diplômée pour école modèle, qui devra fournir à ses frais une assistante, salaire \$200. Le chauffage des écoles est aux frais des institutrices.

En vérité !!!

Je les ai lues, ces lignes épatantes, tous les jours, à peu près ; elles me laissent encore remplie d'inquiétude.

Cette institutrice, munie d'un diplôme d'école modèle, n'aurait-elle pas d'autres frais à payer, — son assistante et le chauffage de sa maison d'école exceptés — d'autres frais qu'on négligerait de mentionner dans cette alléchante annonce ?

Il s'est glissé alors un grave oubli de la part de la généreuse municipalité : s'il vous plaît, qui payera la nourriture et le vêtement de cette personne, dix mois durant ?...

Car, il n'y a pas à hésiter, si désintéressée, si dévouée, si modeste que soit l'humble candidate à ce traitement royal de deux cents dollars pour dix mois de son travail, de ses connaissances acquises avec peine et fatigue, — plus une assistante et le chauffage d'une école à payer ! — il faudra qu'elle mange, la pauvre malheureuse, qu'elle se vête, qu'elle économise pour les deux mois de vacances à l'horizon — hormis que messieurs les commissaires de la dite municipalité la comblent alors d'une pension alimentaire — fait encore qu'on a oublié de faire insérer dans le journal, et dont je douterais fort.

Vingt dollars par mois, une assistante et le chauffage d'une maison d'école à payer !!!

Réfléchissez, chères jeunes filles, faites une bonne soustraction, tirez de là les revenus que vous aurez, vous qui étudiez, qui ambitionnez la haute vocation d'institutrice comme moyen de subsistance, pour vous-mêmes d'abord, puis pour aider une mère, vieillie avant les années, parce qu'elle s'est imposé de rudes sacrifices pour votre instruction solide, tirez bien de là les revenus que vous aurez, vous qui voulez par l'enseignement, alléger le foyer du lourd fardeau des petits frères, des petites sœurs qui sont encore en nombre après vous à la maison, faites une bonne soustraction ! Et voyez si vous n'aurez pas froid durant l'hiver, sous votre vêtement de demi-saison que vous n'au-

rez pu remplacer ; si vous n'aurez pas faim, votre rude journée terminée.

Car elle sera rude, votre journée....

Ne regardez pas du même œil une école à la campagne et les classes soignées, choisies de votre couvent. Ne croyez pas aussi facile le maintien de la discipline chez ces élèves, filles et garçons, — garçons souvent plus grands et aussi âgés que vous, — habitués au grand air, à la liberté, auxquels votre apparence délicate, timide et craintive ne dira peut-être rien, et chez ces jeunes filles, vos compagnes, au milieu desquelles vous avez vécu sous le regard imposant et doux à la fois d'une bonne religieuse.

Elle sera rude, votre journée, mes amies....

* *

Ah ! si j'élevais une famille, des filles, croit-on que je les presserais de prendre des brevets d'enseignement ?

Non, mille fois non !

Je leur ferais donner une forte instruction à laquelle l'éducation ne serait pas étrangère, comme on le voit trop de nos jours ; puis, j'en ferais de bonnes couturières, de bonnes femmes de chambres, de bonnes cuisinières.

Et si j'allais fermer les yeux, les laissant seules et sans fortune, deux voies seulement devant elles pour se créer une existence : la domesticité et l'enseignement, je leur dirais : " Allez, prenez du service : bien élevé, on est toujours noble ! "

Mes enfants ne vivraient-elles pas mieux encore que l'institutrice de l'école à la campagne, mieux encore que cette pauvre méconnue ?

Les domestiques, de nos jours, ne forment-ils pas la classe la plus aisée, après celle des bourgeois ?

Bien nourries, bien logées, les servantes reçoivent encore un salaire qui leur permet de se vêtir en duchesse et d'économiser pour les heures difficiles.

Elles ne sont plus rares les braves et honnêtes filles qui vivent déjà sur de petites rentes, sans avoir dépassé de beaucoup la quarantaine.

Et leur garde-robe ? Vous l'avez vue ? Pourrait-on bien mettre en face celle de la dévouée institutrice qui a travaillé vingt à vingt-cinq ans de sa vie, à deux cents dollars par année, se payant une assistante et chauffant sa maison d'école ?

Allons donc !

On se plaint, dans certain milieu, de voir la femme envahir le service civil ; on reproche à certaines maisons d'affaires de l'accepter comme employée de bureau, caissière, teneur de livres, puisqu'elle ferme ainsi le chemin au jeune homme qui a toujours eu l'avantage de ces situations : mais, comme lui, ne faut-il pas qu'elle vive ?

Si sa nature la doit astreindre à des devoirs plus sensibles, si on la veut pousser vers un centre où sa tendresse et son cœur ont certainement un rôle à tenir, vers l'enseignement, qu'on lui accorde alors un salaire qui ne saura plus être voisin de la mendicité.

Qu'on n'aille plus s'imaginer que c'est avec deux dollars, deux dollars cinquante par semaine, qu'une femme peut se vêtir selon l'intempérie de notre climat et manger plus qu'un croûton de pain chaque jour.

* *

Depuis longtemps déjà, des personnes influentes élèvent la voix, crient à l'injustice sur cette question du salaire de l'instituteur, de l'institutrice. Qu'on ne se lasse point. N'obtiendra-t-on pas enfin une réponse qui, pour se faire attendre, n'en est pas moins d'une nécessité pressante.

Nous sommes devenus très minutieux sur le brevet d'enseignement de l'institutrice laïque : que ne l'est-on autant d'un autre côté, du côté pécuniaire.

Outre les connaissances étendues, on veut rencontrer chez l'institutrice la réunion des plus grandes qualités, savoir : le jugement, le sang-froid, le calme, l'humeur tranquille et patiente, la raison lucide, le discernement exercé, la fermeté, la constance, la tendresse, l'impartialité, l'indépendance de caractère.

Or, voici ce que dit le *Journal de l'Instruction Publique* auquel j'emprunte les quelques lignes qui

précèdent : " Voilà autant de qualités qui sont incompatibles, totalement incompatibles avec la gêne et la misère.

" Comment être patient lorsque l'on souffre ? Comment être gai et affable lorsque l'on manque de tout ? Comment consacrer tout son temps, toute son énergie à un emploi qui ne vous fait pas vivre ? Comment avoir la raison lucide, son sang froid lorsque le désespoir vous rend presque fou ? Comment être juste envers les autres quand tout le monde nous paraît injuste envers nous-mêmes ? Comment être impartial et indépendant quand on dépend de tout le monde ? Comment trouver le temps d'étudier, de réfléchir, de méditer, de combiner de projets divers, lorsqu'on a pas trop celui de s'empêcher de mourir de faim ? "

Mais qu'est-ce donc tant qu'une institutrice, se demandent certaines bonnes âmes, pour que l'on s'en préoccupe vraiment ?

Peu de chose. Le même journal que j'ai cité vous en donne la réponse :

" L'institutrice, comme l'instituteur, n'est chargée que du corps et de l'âme des enfants, elle n'a qu'à former leur cœur et leur esprit ; elle n'a absolument rien à faire que de préparer leur sort dans ce monde-ci et dans l'autre ! "

LE PARDON



OURDEMENT, il se laissa tomber sur un siège, puis, se relevant, avec le geste d'un homme qui a pris une résolution énergique, il fit deux pas vers sa femme et lui dit :

—M'aimes-tu vraiment ?

—Mais oui. Pourquoi cette question ? C'est la centième fois que tu me la poses, aujourd'hui ; tu sais

bien que je t'aime....

—Oui, oui, je sais, mais... c'est que, vois-tu...

Sa voix tremblait, il avait encore quelque chose à dire mais pour la centième fois il ne put parler et sortit à la hâte.

—Qu'a-t-il donc, mon Dieu, aujourd'hui ! se dit la pauvre femme, en se réfugiant dans sa chambre. Vraiment, il se passe quelque chose d'étrange, un malheur nous menace, ou plutôt me menace.... douterait-il de moi ?

Et oui, il doutait le malheureux, et oui, un malheur la menaçait la pauvre femme, et voici pourquoi et comment.

Orpheline dès l'âge de deux ans, confiée par sa mère mourante aux soins d'un oncle célibataire, riche mais très avare, enfermée de bonne heure dans un couvent, Lucie n'avait guère eu l'occasion d'apprécier la saveur des joies sans mélange que la Providence prodigue à la jeunesse. Elle avait pleuré souvent, elle avait toujours été triste et mélancolique.

Un jour, pourtant, elle avait alors dix-huit ans, le sombre firmament de sa vie s'illumina des rayons d'une étoile représentée par un jeune homme, élégant et beau, mais triste, lui aussi, mélancolique comme elle. Il l'avait vue une fois, à l'église, et avait admiré son épaisse chevelure d'ébène, avait plongé son regard dans ses yeux noirs et brillants, avait aimé son cœur.

Elle l'avait vu, elle aussi, et depuis ce temps ils s'aimaient.

Charles était pauvre, l'oncle était très avare.

Lucie accepta la pauvreté avec la haine et la malédiction de son seul parent.

Ces premières années furent très heureuses ; l'amour régnait en maître sur les deux époux, le petit commerce étant devenu prospère dans l'établissement.

Un jour, cependant, une crise financière ébranlant les grands et ruinant les petits, avertit Charles que la faillite était à sa porte. Le coup était ter-

rible, mais Charles était courageux et énergique.

—Je travaillerai, dit-il, simplement, et je serai toujours heureux si Lucie m'aime toujours.

Les lettres de créanciers se succédaient sans interruption. Il fallait payer ou fermer les portes ; oui, fermer les portes de cet établissement sur lequel il basait tant d'espérances, qui devait amener bientôt la fortune pour lui, pour l'enfant qui jouait au berceau. Aurait-il le courage d'annoncer cette terrible nouvelle à son épouse. Oui, pourtant, et, à chaque lettre qu'apportait le facteur, lettre plus pressante, plus impérieuse, il se rendait vers Lucie, prêt à tout lui dire, mais ne lui posant toujours que la même question :

—Lucie, m'aimes-tu vraiment ?

Une lettre venait d'arriver : il la lut sans comprendre ; elle ne venait pas d'un créancier et était rédigée comme suit :

Voire femme vous trompe ; si vous en doutez, rendez-vous à cinq heures à . . . C'est elle qui vous a ruiné.

Aux âmes énergiques, le malheur donne du courage et double la force. Charles ne faillit pas. Tout s'écroulait autour de lui, il resta seul debout, et cette fois, entrant résolument, il dit à Lucie :

—Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

—Mais oui, mais oui, répéta-t-elle.

Faisant un effort surhumain :

—Mais pourquoi sors-tu ?

—Je souffre, aujourd'hui, dit la jeune femme.

—Pourquoi ne restes-tu pas avec moi ?

Et, sans en dire davantage, il se précipita dans son magasin puis, accoudé à la vitrine, il vit Lucie s'éloigner sur la rue.

—Elle me trahit, c'est vrai, bien vrai. Est-ce sa faute si elle ne m'aime pas . . . J'irai, je lui pardonnerai et ensuite . . . je mourrai.

Il partit.

* *

Dans une chambre misérable et sur un grabat plus misérable encore, git un être dont le nom ne peut être défini ; cadavre vivant, spectre mu par des ressorts invisibles, squelette enveloppé dans une peau terreuse. C'est l'oncle de Lucie qui va mourir, et c'est Lucie qui l'assiste à cette heure fatale.

Il va mourir, il le sait, et depuis trois mois il a pardonné à Lucie qui vient chaque jour s'asseoir à son chevet ; il a tant pleuré à son départ, mais il ne veut pas pardonner à celui qui lui a volé sa fille. Il l'appelle sa fille à présent, car il l'aime plus que jamais. Mais il va mourir !

La porte s'ouvre brusquement ; il entre, le prétendu mari trompé, le marchand menacé de la faillite. Il entre, le cœur brisé, une parole de mépris sur les lèvres, une idée de suicide au cerveau. Il s'avance près du lit et recule d'horreur et d'effroi.

Le moribond vient de se lever sur sa couche, la tête blanche, blanche, les yeux brillants du dernier éclat, voulant embrasser toute la lumière qui va s'éteindre pour eux ; une main longue, décharnée, montrant un coffret près de son lit, une voix d'outre-tombe, creuse, rauque, déchirant à son passage les dernières fibres d'une poitrine oppressée, et prononçant ces mots, les derniers :

—Je te pardonne, à toi aussi, soyez riches et heureux !

C'était fini !

* *

Les portes de l'établissement ne se fermeront pas. L'argent du vieil oncle a coulé dans les mains des créanciers, Lucie est heureuse, mais Charles a un remords : il a douté de sa femme.

Lui pardonnera-t-elle ?

Mais, oui ! Lucie l'aime tant !

Mathias Pilon

Il faut être inattaquable pour n'être pas mille fois attaqué ; — on ne l'est que cent fois. — JULES CLARETIE.

M. L.-V. GADBOIS, ARTISTE



NOUS avons remarqué que, depuis quelques années, les beaux-arts prenaient chez nous un développement significatif. Ils sont encore, il est vrai, à l'état bien rudimentaire, si nous les comparons aux grandes œuvres d'outre-mer. Mais les belles productions qui, à de courts intervalles, sortent de nos ateliers canadiens, dénotent un progrès constant vers la perfection et font assurément présager un brillant avenir. Ceci ne doit surprendre personne. Pourquoi ne serions nous pas, un jour, les maîtres de l'art au Nouveau-Monde, nous, les descendants d'un peuple qui a donné à l'Europe les plus grands peintres et les plus grands sculpteurs des temps modernes ?

M. Louis Gadbois, dont LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait et la biographie, est né à Saint-Ours, le 2 août 1856. Comme il n'avait que six ans lorsque sa famille vint s'établir à Montréal, nous pouvons dire qu'il est un des enfants de la grande métropole. Après de rapides études à l'Académie Sainte-Marie, le brillant écolier se sentit invinciblement attiré vers la peinture, et à quatorze ans il obtenait, dans cette branche, un succès qui faisait plus que promettre. Quelques années plus tard, une œuvre jaillissait de son pinceau qui était loin, en effet, de faire démentir cette étonnante précocité. Après être demeuré douze ans à Saint-Eustache, où son existence fut intimement liée à celle du Dr Marcil et de plusieurs autres personnages éminents, depuis entrés de plain pied dans la célébrité, il revint définitivement se fixer à Montréal.



M. GADBOIS, ARTISTE

Rapide travailleur, M. Gadbois a déjà passablement produit. Sans compter un nombre incalculable de décorations et de portraits divers, il a apposé sa signature à des tableaux de premier ordre, dont plusieurs de sa composition. Pour s'en convaincre, il suffira aux connaisseurs de visiter les églises de Buckingham, Thurso, Saint-Eustache, Saint-Laurent, où les œuvres du peintre canadien luttent victorieusement avec plusieurs venues d'Europe.

Comme coloriste, cet artiste se distingue par une netteté de contour remarquable, qui exclut le vague dans les lignes générales du dessin comme dans les plus petits détails des scènes champêtres qu'il sait peindre avec une frappante exactitude. Il excelle surtout à reproduire sur la toile toutes les nuances que prend la lumière du soir dans l'éloignement. Il faut voir dans les fonds de scènes de ses tableaux où les magnifiques teintes crépusculaires commencent à se dérouler derrière les cimes violettes des monts, quelle richesse de couleurs et souplesse de touche son pinceau a su déployer !

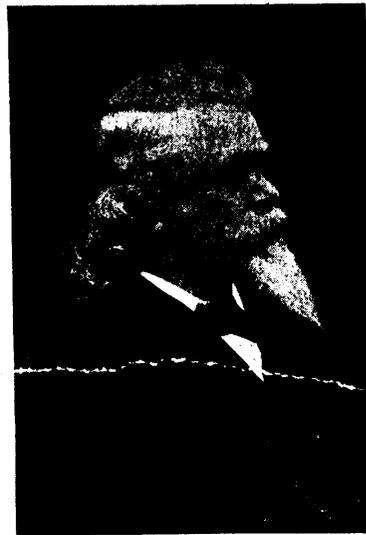
Comme diversion à sa peinture, qui jusqu'ici a pris dans ses plus belles œuvres un caractère reli-

gieux, M. Gadbois a actuellement sur le chevalet un tableau qui ne manquera pas d'exciter dans le public canadien-français le plus grand intérêt. Il représente la "Mort de Chénier" le héros dont nous connaissons tous l'histoire.

* *

Je ne saurais, en terminant cette esquisse hâtive, résister au plaisir d'écrire quelques lignes sur un nom déjà cité, à l'adresse d'une personne dont les précieux encouragements envers ce jeune artiste de génie ne se sont jamais démentis.

Quoique à demi retiré de la vie publique, M. le Dr Marcil est incontestablement aujourd'hui une des têtes les plus éminentes du Canada français. Ceux qui n'ont pu admirer que ses nobles accents et son maintien majestueux devant les masses, ne connaissent qu'un côté de l'homme. En pénétrant dans l'intimité du foyer, vous jouissez d'une conversation exquise, aisée, enjouée même, toujours intéressante, avec une voix prenant parfois sur les sujets d'enthousiasme cette sonorité puissante et douce qui rappelle le tribun habitué à dominer le flot tumultueux des foules.



L'HON. M. LE DR MARCIL, conseiller législatif

S'il s'est souvent occupé de politique, s'il s'est toujours constitué le défenseur de toutes les justes causes, si sa mâle figure a déjà laissé une fière empreinte historique dans l'évolution progressive de nos libertés, ce n'est pas trop de dire qu'il a largement contribué au développement de la science médicale chez nous en donnant à la partie chirurgicale une puissante impulsion qui porte déjà ses fruits.

Grand orateur, savant, profond, patriote ardent mais sans préjugés, il appartient à cette catégorie d'hommes rares, à l'intelligence puissante et vaste, au physique distingué, doublé d'une grande âme généreuse ouverte à tous les dévouements.

Dans sa modeste demeure, dressant son humble toit à quelques pas de la vieille basilique, et sous laquelle une urne contient les restes de Chénier, M. le Dr Marcil me fait l'effet d'un aigle vengeur qui, après la lutte, vient replier son essor vers ces vertes et calmes rives de Saint-Eustache, pour garder de toute profanation le glorieux coin de terre où les défenseurs de nos droits dorment pour toujours.

J.-O. LAMERT.

Le monde n'est sans indulgence que pour les indulgents. — JULES CLARETIE.

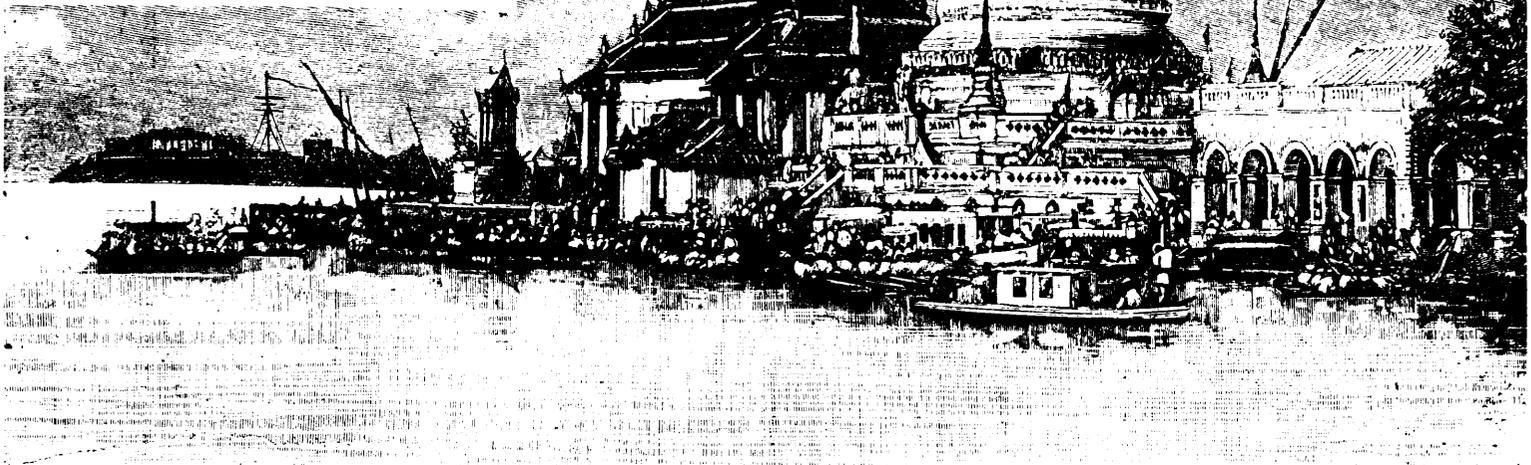
Après tout, le travail est encore le meilleur moyen d'escamoter la vie. — GUSTAVE FLAUBERT.

Il y a des minutes qui créent des amitiés de vingt ans. — SAINT-LAMBERT.

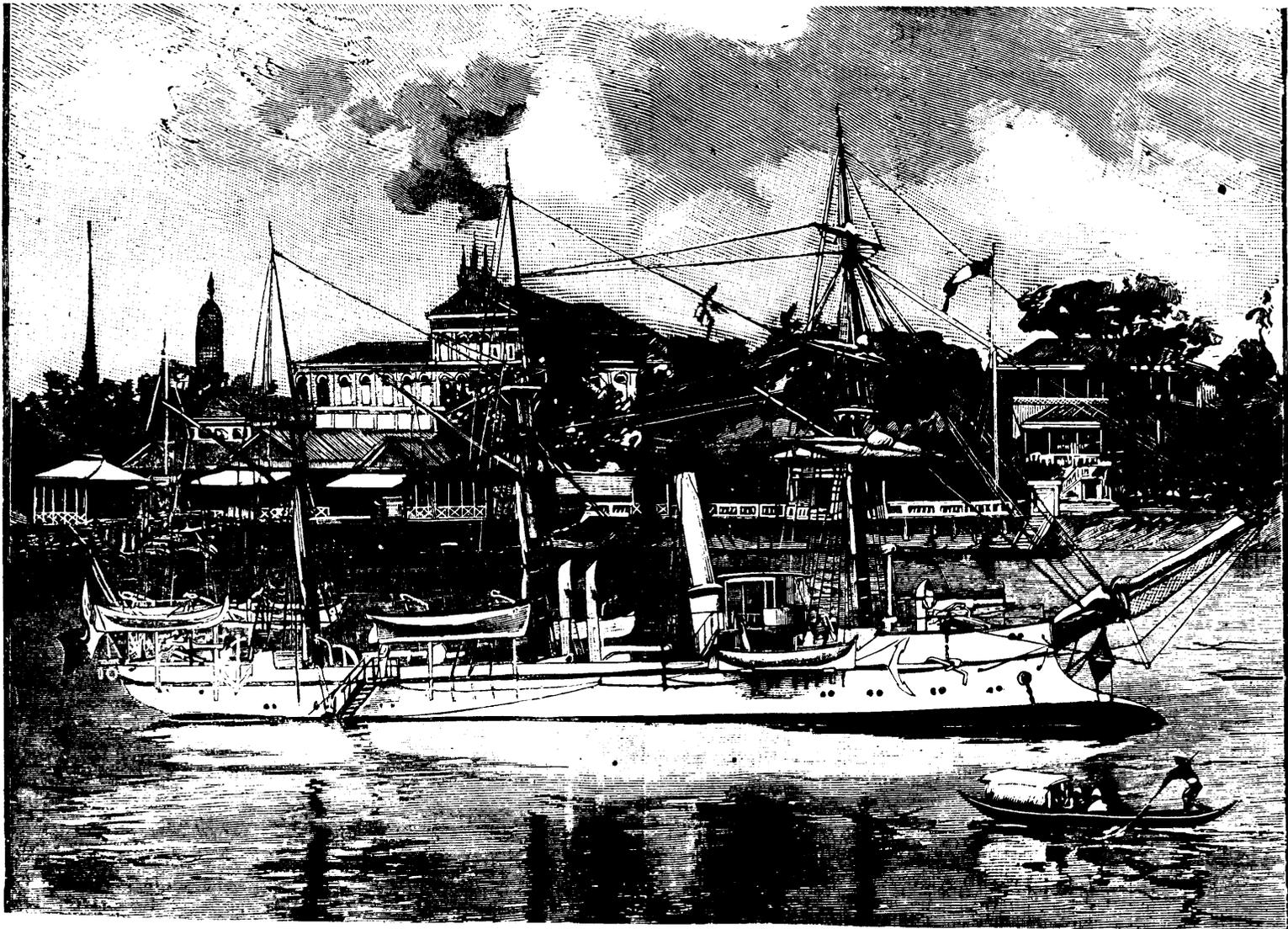
Les fenêtres fermées ressemblent à des yeux d'aveugle. Les vitres luisent, le bleu du ciel s'y pose en surface et elles regardent sans voir ; elles se contentent du reflet, puisqu'il leur manque la vision. — MME ALPHONSE DAUDET.



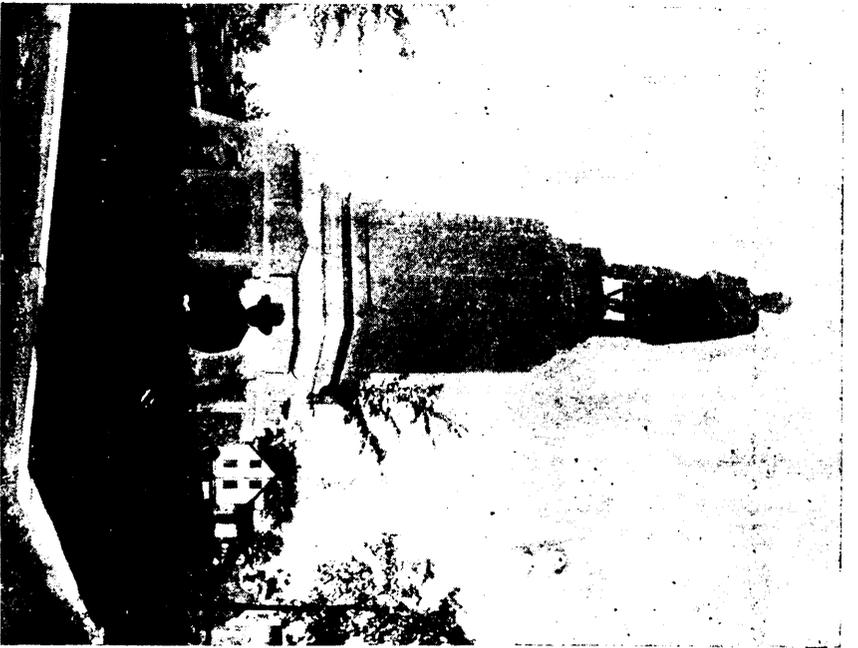
M. DEVELLE,
Ministre des affaires étrangères de Fran



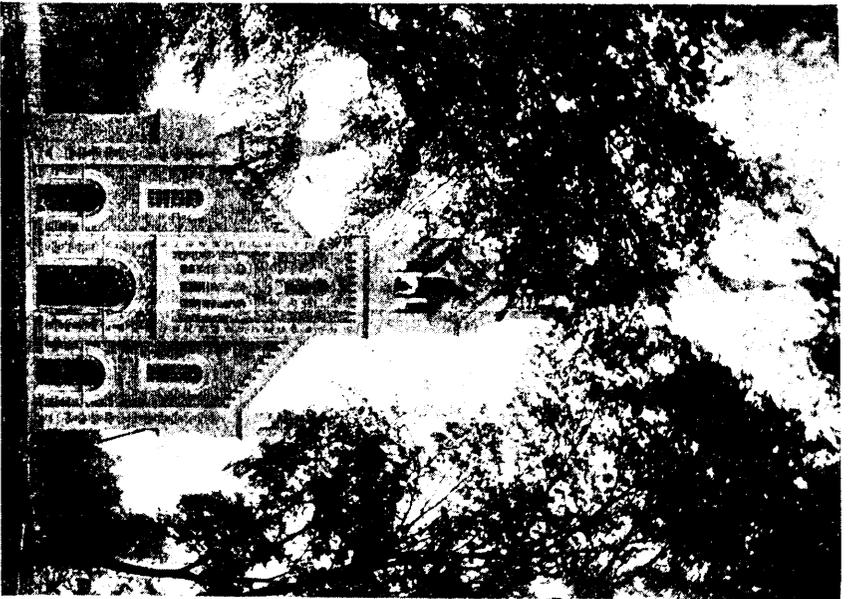
EVENEMENTS DU SIAM — L'ILE FORTIFIÉE D'OU L'ON A TIRÉ SUR LES NAVIRES FRANÇAIS, ET LA PAGODE DE CHEDI-PAK-NAM



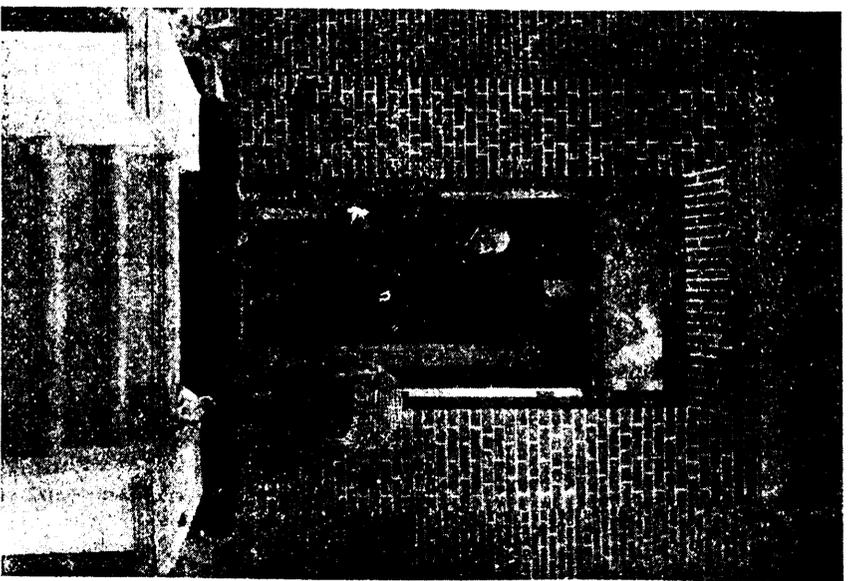
ÉVÈNEMENTS DU SIAM. — L'AVISO FRANÇAIS, LE "LUTIN," DEVANT LE CONSULAT DE FRANCE, A BANGKOK



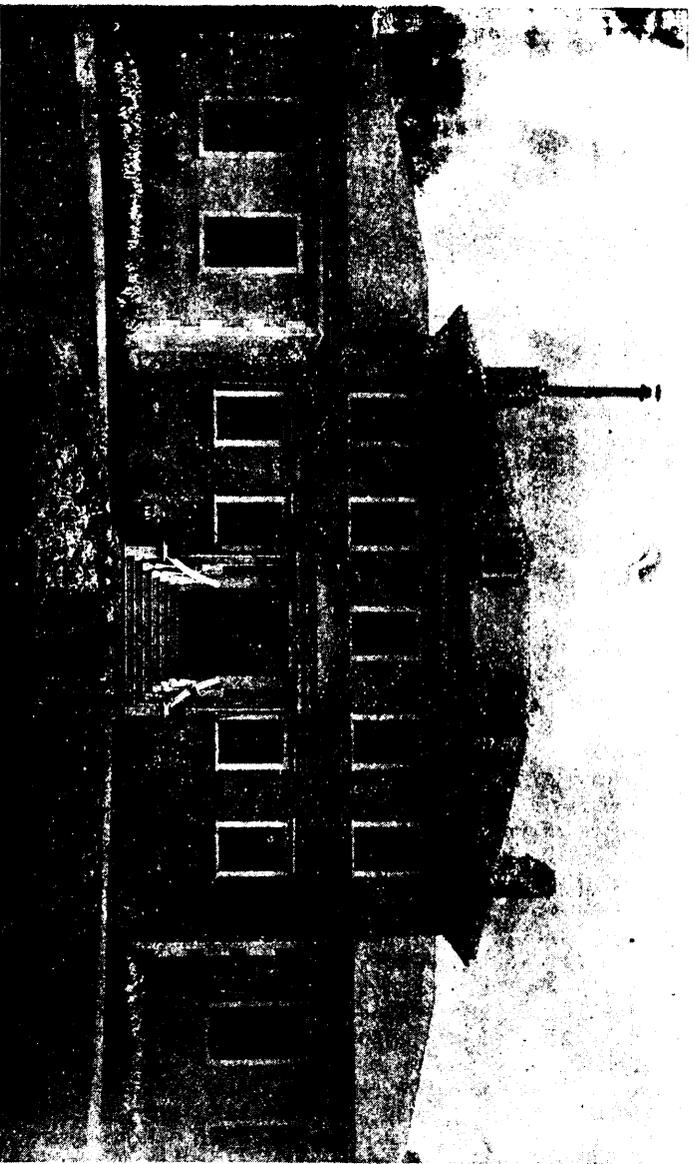
MONUMENT DE SABABERY



ÉGLISE SAINT-JOSEPH



M. DE SAINT-LOUIS DIT LAROUSSE



RÉSIDENCE DE M. LE MAIRE S. F. WILLET



A TRAVERS LE CANADA : CHAMBLY

LE FORT DE CHAMBLY



SONNET AUX ÉTOILES

La nuit, quand tout est calme et repose sur terre,
Quand tout dans un silence silencieux s'endort,
Lorsque la lune aux cieux luit avec mystère,
Que j'aime à contempler vos milliers de points d'or.

Quand le fol et joyeux s'ébat dans la bruyère,
A l'heure où dans les bois vient résonner le cor,
J'aime parfois errer près du vieux cimetière
Et rêver en silence aux choses de la mort.

Aux jours passés, aux temps des beaux contes de fée
Où les hommes croyaient lire leur destinée
Sur le ciel étoilé, dans vos zigzags de feu ;

Et chercher aussi moi dans les lignes mystiques
Que vous tracez là haut en dessins fantastiques
A percer le secret insondable de Dieu.

MAURICE CLAIROUIN.

UN LISEUR DE PENSEES



VAN Passinow avait reçu de la nature le pouvoir singulier de lire dans la pensée des personnes avec qui il se trouvait en rapport. Cela fut le point de départ de sa fortune et de sa fin malheureuse. Voici dans quelles circonstances : Il s'en allait de ville en ville, louant des salles de concert ou de café pour y donner des séances. Le succès était grand pour lui, mais c'était un succès que le public ne lui accordait pas sans un peu de terreur.

Songez donc : un homme qui, dès qu'il vous approche, lit dans votre âme comme dans un livre.

Ivan Passinow en souffrait ; car il était ambitieux, Ivan Passinow, et il avait de furieuses impatiences devant sa misère. Et puis, le spectacle de tant de forfaits impunis s'était dévoilé à ses yeux qu'il avait un peu perdu de sa conscience inflexible sur le chapitre du bien et du mal, et à certain moment, que les philosophes d'aujourd'hui appelleraient le moment psychologique, il ne méritait plus l'épithète de " très vertueux " qu'on lui avait décernée à la suite d'une arrestation de réceleur, faite sur ses indications. Un jour, dans une auberge aux environs de Dresde, il se lia avec un meunier nommé Wilhem Bürger. Tandis qu'il faisait une partie d'échecs où Bürger était obstinément heureux, Ivan Passinow était préoccupé et nerveux.

—Vous lisez trop mon jeu et ne songez pas au vôtre, lui disait, avec un gros rire, Bürger, que sa chance et la bière rendaient expansif.

—Peut-être bien, se contenta de répondre Ivan.

La partie s'acheva et fut suivie de plusieurs autres, encore perdues par Ivan. Bürger exultait avec une raillerie bonasse sur sa face ronde ; ils se retirèrent de compagnie.

* *

Un an s'était écoulé. Ivan, riche maintenant, au retour d'une longue tournée dans l'ouest, très prospère, prétendait-il, fut curieux de voir l'auberge, près de Dresde, et, dès qu'il y fut entré, demanda si Wilhem Bürger était là pour lui donner sa revanche aux échecs.

—Ah ! monsieur Ivan, s'écria l'aubergiste, il y a longtemps qu'on souhaitait votre retour. Vous ne savez donc pas ? Ce pauvre Bürger... Mais tenez, voilà sa fille qui a appris votre arrivée, et vous contera cette mystérieuse histoire.

En effet, sur le seuil, une jeune fille, blonde et simple, avec de l'attendrissement plein les yeux et de la douleur plein le cœur, venait de paraître.

Elle s'arrêta, comme cherchant à reconnaître au milieu des buveurs celui qu'elle désirait interroger.

—Le voilà, Marthon, dit l'aubergiste, en désignant du doigt Ivan.

Alors, elle s'approcha, très timide, mais très résolue, et s'étant assise sur un escabeau près d'Ivan, qui l'avait saluée un peu solennellement, elle lui parla ainsi :

—Monsieur, vous êtes un clairvoyant, et vous êtes bon. Vous m'aidez à retrouver l'assassin de mon père, car il a été assassiné, monsieur, il y a un an. On a retrouvé son cadavre dans la rivière, près de la chute du moulin ; il avait la gorge coupée et cela était toute idée de suicide ou d'accident. Le jour même où il disparut il était allé à la ville, acheter de la rente, et il m'avait promis un bonnet brodé d'or pour la fête.

—Et la justice, la police ? interrogea lentement Ivan.

La police a cherché, mais en vain, et la justice...

—Elle est restée assise, interrompit brutalement l'aubergiste, qui avait écouté le récit de Marthe. Voyez-vous, monsieur Ivan Passinow, si vraiment Dieu vous a donné le pouvoir de découvrir les criminels, voilà pour vous une belle occasion d'en user.

—J'en userai, fit Ivan, avec décision.

—Comme je vous remercie, dit Marthe, en prenant ses mains et les mouillant de ses larmes.

Après avoir salué Marthe, il suivit, avec un calme majestueux, la fille de l'auberge qui lui indiquait le chemin, et le précédait dans l'escalier de bois rustique, un lourd chandelier à la main.

—Va, mon enfant, dit à Marthe l'aubergiste ; cet homme-là, c'est du bonheur pour toi ; au revoir.

Marthe sortit, et pendant qu'il fermait ses volets, en entendit l'aubergiste murmurer :

—Ah ! si je le tenais, l'assassin de Bürger ! Aussi, pourquoi massacrer un si bon client ?

* *

—Maman ! maman ! regarde donc le joli bonnet !

L'enfant qui parlait ainsi était un bambin de six à sept ans, avec de beaux yeux bleus et de longs cheveux tout bouclés. Sur son petit poing fermé, il avait mis un bonnet brodé d'or, au tissu passé de ton, aux plis écrasés, qu'il avait trouvé, en furetant, dans une cassette que son père tenait toujours fermée, mais qui, ce jour-là, par hasard, avait encore la clef dans la serrure.

La mère, Mme Passinow, vous l'avez compris, Marthe, la fille du meunier Bürger, retira vivement l'objet des mains de l'enfant, le remit à sa place dans la cassette, et, s'adressant à son fils :

—C'est mal, ce que tu as fait là, Hermann. Tu sais que ton père défend qu'on ouvre cette cassette. Ne lui dis jamais que tu lui as désobéi, sans quoi il ne t'aimerait plus, ni moi non plus.

L'enfant embrassa Marthe, essuya ses larmes et vite, avec la chère insouciance de son âge, alla jouer dans la pièce voisine.

Alors, Marthe se laissa tomber sur une chaise, ses joues s'étaient couvertes d'une pâleur de cire, et son cœur, après avoir battu précipitamment, semblait près de s'arrêter. Oh ! le doute horrible ! Oh ! l'horrible blessure qui se creusait en son sein ! Quoi, cet homme qu'elle avait choisi pour venger l'assassinat de son père ; quoi, cet homme à qui elle avait donné tout son amour, toute sa jeunesse ; cet homme dont elle avait fait son appui, pour mieux voir en lui son espoir, cet homme-là, le père de son enfant chéri, cet homme-là serait un misérable, un meurtrier, un bandit, un voleur de grand chemin !

Ce vertueux, acclamé dans toutes les villes, serait un infâme ! Oh ! non ! non ! cela était impossible ! Elle était le jouet d'un mauvais rêve ! Être l'épouse de l'homme qu'elle avait maudit sur le cadavre ensanglanté de son père ! Avoir pu un seul instant aimer ce monstre... et l'aimer encore !

Oh ! non, cela ne se pouvait pas ! Pourtant, malgré tous ses efforts pour repousser le spectre noir qui se dressait devant elle, elle sentait son cœur tenaillé par une cruelle appréhension.

Ivan Passinow rentra ; il était tout joyeux et tout fier.

—Marthe, mon amie adorée, réjouis-toi ; le prince a été ravi, et demain, c'est devant toute la cour que je renouvellerai mes expériences. Quel succès ! C'est toi, mon adorée, qui me portes bonheur.

Et il pressa tendrement la jeune femme dans ses bras. Mais, que se passe-t-il ? Un frisson a parcouru tout son être. Lui, qui a découvert tant de crimes, il en aperçoit un qui l'émeut et le fait trembler.

Oui ; il y a huit ans ; il fait nuit noire ; deux hommes marchent, en causant, sur la lisière d'un bois. L'un est un riche meunier : dans la poche de son manteau il rapporte un bonnet brodé d'or, et dans le bonnet il a écrit sur un papier épinglé, un titre de rente au porteur : " Ce bonnet servira de bourse pour un jour ; j'y dépose la dot de ma fille bien-aimée.

L'autre, est une sorte de prophète, un liseur de pensées, un malheureux. Tout à coup, le malheureux se jette sur le meunier, armé d'un couteau, lui ouvre la gorge ; puis il prend le bonnet brodé d'or.

Mais ce cadavre, où le cacher !... le moulin est à cent mètres : la rivière est profonde et rapide. C'est cela... Oh ! comme ce corps est lourd ! mais il le faut !... Là... sur ses épaules, oh ! ce fardeau encore chaud !... s'il allait revivre, s'il allait crier !... Non !... vite !... vite !... là... Un bruit de choc sur l'eau... de la mousse autour d'un point noir, puis un cercle qui va en s'élargissant, puis plus rien... la surface unie et le silence... qui fait tant de bruit pour ceux qui ont peur.

Et qu'est-ce qui pense à tout cela, à cette scène d'abominable crime ? C'est Marthe, c'est sa femme, celle qu'il a promis de venger.

Elle ne dit rien, pourtant, et répond par des mensonges à Ivan qui la questionne.

Parbleu ! Comment oserait-elle dire la vérité, dire qu'elle a surpris le secret de cette fortune rapide ? Elle pense aux suites d'un pareil aveu. La main qui a frappé le père frapperait bien la fille. Et que deviendrait l'enfant, dans cette honte, dans cet effondrement ?

Sa fille !... Marthe ! sa femme qu'il chérit ! Et pourtant... demain, n'est-ce pas la gloire pour lui ? Toute la cour assemblée pour le voir, l'entendre et l'admirer. Mais non ! Tandis que Marthe est obsédée d'une seule pensée, Ivan subit cette obsession. L'âme de Marthe est pour lui le livre du remords obstinément ouvert à la page sanglante. Alors il ne peut plus se contenir.

—Marthe ! Marthe ! Tu mens ! tu sais tout ! Ta pensée se dresse devant mes yeux, menaçante ! Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! Je suis un misérable !

Et tandis que la pauvre femme était étendue, évanouie, sur le plancher, Ivan, s'étant saisi du bonnet brodé, courait par les rues, en criant : " Prince, livrez mon corps au bourreau ; c'est moi qui ai tué Wilhelm Bürger ! "

* *

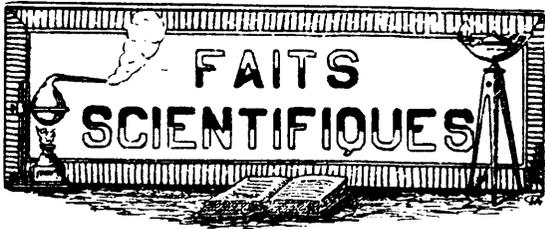
Marthe fut interrogée ; à cause de l'enfant, elle étouffa son aveu sous un douloureux silence ; et malgré toutes les preuves fournies par l'assassin sur son crime, les juges firent interner Ivan Passinow dans une maison de fous.

L. ROGER MILÈS.

Le meilleur de l'esprit humain, c'est l'esprit divin.—A. HOUSSAYE.

Si la terre est peuplée d'êtres intelligents, c'est depuis cent ou deux cent mille ans, c'est-à-dire depuis cent ou deux cents minutes.—H. TAINE.

Il arrive toujours une heure dans la vie où l'homme, frappé par une main qui lui fut chère, crie comme César : " Et toi aussi, mon fils !... " Cela aide à bien souffrir. C'est la moitié du mépris de la blessure que le mépris de la main qui la porte.—PAUL BOURGET.



UNE MALADIE NOUVELLE

Elle s'observe aux Etats-Unis, chez les agriculteurs qui se consacrent à la culture et à la fabrication de conserves de pêches, et se manifeste au moment de la cueillette. Les symptômes consistent en une vive irritation de la muqueuse nasale, qui est rouge et qui sécrète un mucus abondant ; les sinus frontaux, la conjonctive et les bronches sont également atteints, et il peut y avoir des accès d'asthme. La peau est également irritée ; des mucules ou papules se montrent aux poignets, aux avant-bras, au cou et au front ; il y a malaise et hyperthermie, la température montant de 1° ou 2°. S'agit-il d'une irritation due au duvet de la pêche ou à quelque organisme habitant ce duvet ? On ne sait trop. Tous les travailleurs ne sont pas également susceptibles, et il se fait une accoutumance évidente. Le mal s'accompagne parfois de symptômes psychiques marqués, parmi lesquels le délire des grandeurs domine.

LES RHUMATISMES GUÉRIS PAR L'ÉLECTRICITÉ

M. Law, surintendant d'une compagnie d'éclairage électrique, à Philadelphie, était, lorsqu'il entra dans les services électriques, il y a de cela huit ans, atteint d'un rhumatisme chronique ; c'est lui qui le raconte. Déformation des articulations, torsion des membres et du tronc, infirmité générale, souffrance partout : ainsi se balançait son bilan sanitaire. Mais dix-huit mois ne s'étaient pas écoulés, dix-huit mois passés dans la fréquentation des dynamos, qu'il était devenu droit comme un I, souple comme un jonc.

Que cette régénération soit due aux puissances génératrices d'électricité, parmi lesquelles il a vécu, à leurs courants, pour lui il n'en doute pas ; et s'il est vrai que les ouvriers employés aux machines qui produisent la lumière électrique soient exempts de rhumatismes et de névralgies, son opinion peut être digne d'être prise en considération. Toutefois, le traitement de M. Law aurait été couronné par une opération tout involontaire. Il arriva qu'un jour ce corps perclus entra dans un circuit puissant et en ressentit un choc tel que, pendant dix minutes, M. Law fut privé de sentiment. Il en revint, mais sa diathèse rhumatismale y resta ; si bien, que jamais il n'en a plus entendu parler.

L'HOMME À VAPEUR



Est-ce une plaisanterie, s'agit-il réellement d'un jouet gigantesque, ou l'inventeur croit-il vraiment avoir fait œuvre utile ? Nous l'ignorons, et nous serions plutôt porté à pencher pour la première supposition. Quoi qu'il en soit, la chose est curieuse, et voici ce qu'en dit notre confrère, le *Cosmos*, de Paris. Il ne s'agit de rien moins que de l'homme à vapeur,

destiné à suppléer celui qui est fait à l'image de Dieu, et dont les muscles se fatiguent par trop vite et non sans douleur.

Jusqu'à présent, l'homme à vapeur ne sait que marcher ; mis en bonne direction, il peut donc faire une course, une commission ; il peut surtout s'atteler à une petite voiture et faire le métier de livreur, s'il a un guide toutefois. Plus tard, sans doute, son éducation se complétant, il saura boxer, prononcer un discours (le phonographe rendra sa tâche facile) rien de plus simple évidemment que lui faire jouer du piano, etc., etc. ; mais tenons-nous-en à l'état actuel, au marcheur à vapeur. Son père, inventeur et constructeur, est un Canadien, le professeur Moore, dans les veines duquel coule le sang de quatre peuples : Anglais, Écossais Irlandais et Allemand. Par trois de ses origines, il n'a aucun droit à un caractère folâtre ; mais l'origine irlandaise justifie les plaisanteries les plus extravagantes, et peut être le bonhomme à vapeur n'est-il après tout qu'une immense farce.

Quoi qu'il en soit, voici sommairement l'anatomie du marcheur : l'estomac et la poitrine contiennent une chaudière chauffée à la gazoline ; la vapeur engendrée donne le mouvement à une machine de petite taille, naturellement, placée dans le bassin, et donnant 3,000 révolutions par minute. Les gaz de la combustion trouvent une issue au sommet du casque qui couvre la tête et lui constitue un panache ; l'échappement se fait par le nez ; ce rhume de cerveau continu, heureusement artificiel, doit apitoyer les braves gens. La machine fait mouvoir, par des connexions plus ou moins compliquées, les leviers qui agissent sur toutes les articulations de la jambe, et leur donnent un mouvement très semblable, en apparence, à celui de la nature ; les pieds sont armés d'une espèce d'éperon destiné à mordre dans le sol et à empêcher cette grande poupée de patiner sur place.

Cette épithète de grande n'est pas une exagération ; le dernier homme à vapeur construit avait une taille de six pieds et un pouce, et des muscles d'acier mis en action par une force lui permettant de traîner une voiture chargée d'un orchestre de dix musiciens.

Remarquons en passant qu'on ne laisse guère le *steam-man* marcher tout seul. Attelé à une voiture, il a évidemment plus d'assiette et a un équilibre plus stable. Dans les exhibitions qui auraient eu lieu à New-York, il voyageait circulairement, en traînant une barre mobile autour d'un pivot ; il faisait le métier d'un cheval de manège. Ce bonhomme mécanique avec sa charge de musiciens fait, dit-on, de 4 à 5 milles à l'heure ; c'est un bon pas.

Nos rues ont déjà les fiacres et les vélocipèdes qui courent sans trop de souci des obstacles, surtout quand ils ne sont que de chair et d'os ; si jamais elle sont peuplées de ces hommes mécaniques, s'avançant aveuglément, avec une brutalité inflexible, notre bonheur sera complet : malheureusement, les primes des assurances contre les accidents s'élèveront à des taux fabuleux !

QUAND CES DAMES SERONT ÉLECTEURS

INTÉRIEUR BOURGEOIS

Monsieur.—C'est dans huit jours que nous saurons si je suis enfin conseiller municipal.

Madame.—As-tu quelque chance ?

Monsieur.—Beaucoup. Nous nous tenons, mon concurrent et moi, à très peu de voix. C'est pourquoi je ne saurais trop te recommander de ne pas perdre de temps, afin de ne pas manquer l'heure du vote. As-tu ta carte d'électeur ?

Madame.—La voici.

Monsieur.—D'ailleurs, je vous préviendrai, toi et la femme de chambre, et je vous accompagnerai jusqu'à la mairie.

Madame.—La vote a lieu la semaine prochaine ? J'ai juste le temps de me faire faire la robe dont je t'ai parlé.

Monsieur.—Quelle robe ? Celle de huit cents francs ?

Madame.—Je n'ai rien à me mettre pour aller voter.

Monsieur.—Tu veux rire ?

Madame.—Je ne pense pas aller voter avec la première robe venue. Ma couturière a inventé une robe qui est une merveille.

Monsieur.—Huit cents francs ! Mon amie, il faut être raisonnable. Mon élection me coûte déjà fort cher. Tu voteras comme tu es.

Madame.—Pourquoi pas en peignoir ?

Monsieur.—Ne parlons plus de cela je t'en prie.

Madame.—Tu me refuses la robe.

Monsieur.—Absolument.

Madame.—C'est bien. Je ne voterai pas.

Monsieur.—Tu ne voteras pas ? quand c'est ton mari !

Madame.—Ou, si je vote, je ne voterai pas pour toi.

Monsieur.—Hein ?

Madame, froidement.—Je voterai pour Jules. D'ailleurs, je ne partage pas tes opinions, tu le sais.

Monsieur.—Vous oseriez voter pour Jules !

Madame.—Parfaitement.

Monsieur.—Madame ! Mais je veux être calme. Voyons, ma chérie, je te paierai la robe pour les élections législatives.

Madame.—Faut-il tout dire ? J'en ai recommandée. Elle sera finie après demain.

Monsieur.—Enfin, ce qui est fait est fait. Mais tu ne voteras pas pour Jules.

Madame.—Nigaud ! Est-ce que je n'aurais pas voté pour toi quand même ?

Monsieur.—Huit cents francs !

Madame.—Sans compter un petit chapeau *urne* électorale. Tu verras.

Monsieur.—Bon.

Madame.—Cent cinquante francs, mais c'est un bijou. Tu seras nommé, je t'en réponds.

ALFRED CAPUS.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

Ma Vieille Tante nous a donné, il y a quelque temps, le moyen de remettre à neuf toutes nos dentelles blanches ; aujourd'hui, elle nous rapporte le moyen de redonner tout leur éclat et leur fraîcheur aux dentelles noires.

Deux moyens qui se valent, le café noir ou la bière, sont employés par elle.

Pour cela, il suffit de plier la dentelle sur elle-même, sans la serrer, et de la plonger en bloc, soit dans de la bière, soit dans du café noir, en pressant bien, pour faire sortir toute la poussière ou la saleté de la dentelle. On peut recommencer un second lavage, si le premier ne semble pas avoir donné tout le résultat désiré.

On étendra alors toute la dentelle, bien séparée, dans une serviette ou une nappe, on la séchera ainsi à demi, sans la tordre, et, l'opération terminée, la dentelle sera soigneusement étendue sur une laine épaisse et repassée, encore humide et à l'envers, sous une mousseline.

Elle reprend ainsi tout son lustre et paraît presque neuve.

PROPOS DU DOCTEUR

QUE DEVONS NOUS MANGER ?

Une diète saine est aussi indispensable à une hygiène bien entendue que l'air pur est absolument nécessaire aux fonctions normales de nos poumons.

Bien des personnes pensent que les fruits nuisent à la digestion. C'est une grave erreur. Un fruit bien mûr est tout ce qu'il y a de plus sain.

Les acides dissolvent les dégénérescences calcariennes, autrement l'élasticité des os, et empêchent l'accumulation de dépôts alcalins, nous voulons parler de la pierre et autres calculs qui se déposent dans les articulations, sous l'influence d'une diathèse goutteuse ou rhumatismale.

Le matin, à jeun, est l'heure la plus propice.

Une pêche bien mûre et un biscuit pris le matin, avec un verre de vin, ne peuvent que faire du bien.

En été, la viande, tout en étant un adjuvant indispensable, ne devrait pas être prise en abondance.

La dyspepsie, les maux de tête et tous les symptômes morbides qui accompagnent généralement l'irritabilité du système nerveux, sont ordinairement la conséquence d'une nourriture trop azotée.

Pour résumer, à cette saison-ci, si vous voulez jouir d'une bonne santé, mangez, de préférence, des végétaux et des fruits.

Chansons du peuple ; l'Exposition, par Vêrande ; Noël, par Adam ; les *Rameaux ; Vive la France* ; par L. Fréchette ; la *Charité* par J. Faure ; le *Petit Bleu*, par H. Gabillard ; la *Foi, l'Espérance et la Charité*, par L. Fréchette. Par la poste 3c. G.-A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Saint-Catherine.

NOTES & FAITS

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

L'âge le plus charmant pour une femme est celui auquel elle est aimée. N'est-on pas toujours jeune tant que l'on est aimée ? — ADRIENNE PIAZZI.

Souvenir historique de la bataille de Carillon

A l'endroit où s'est livrée la célèbre bataille de Carillon, près de Orwell, Vt., sur une planche couée à un arbre, par ordre de la société historique de Vermont, on lit l'inscription suivante :

Abercrombie's Defeat by Montcalm,
July, 8th, 1758,
15,000 repulsed by 4,000 !
British loss 2,000 ! !

(Traduction) :

Défaite d'Abercrombie par Montcalm,
8 juillet 1758,
15,000 hommes repoussés par 4,000 !
Pertes des Anglais 2,000 ! !

Ce fait d'arme éclatant fait d'autant plus d'honneur à nos pères qu'ils étaient bien moins nombreux et que leur artillerie n'était pas aussi forte que celle de leurs adversaires. Les historiens anglais et américains font allusion à cet événement remarquable en disant que les troupes anglo-américaines furent repoussées !

Les chiens esquimaux

Les chiens esquimaux obéissent aux paroles et aux signes de la main, sans qu'il soit nécessaire de recourir au bâton ou au fouet. Lorsqu'un attelage est lancé à toute vitesse et que l'ordre d'arrêter est donné, le chien de tête ne s'arrête pas brusquement, car il sait que tout le convoi lui passerait sur le corps, mais il décrit une courbe sur la droite et sur la gauche, en ralentissant de plus en plus son mouvement, jusqu'à ce qu'il puisse stopper sans inconvénient : il regarde alors son maître, et un seul signe lui indique la nouvelle direction qu'il doit prendre.

Le chien qui marche en tête de l'attelage est très fier de son rôle et de sa responsabilité : il se regarde comme au-dessus des autres, se tient à l'écart, et dès que l'un de ses camarades l'approche, il témoigne, par des grognements, qu'il ne veut se prêter à aucune familiarité. On le nourrit généralement mieux que les autres chiens, on le fait manger à part et jamais on ne le punit : on flatte son amour propre par tous les moyens possibles.

De gauche à droite, ou de droite à gauche ?

Dites moi si, essayant une table, vous partez du côté droit ou du côté gauche ; si, quand vous faites fondre votre sucre dans votre café, vous tournez la cuiller de gauche à droite, ou de droite à gauche. Et je vous répondrai, moi, si vous appartenez à la classe des intelligences d'élite ou si, au contraire, vous faites partie des esprits inférieurs.

Quiconque exécute les mouvements naturels, instinctifs, de droite à gauche, est un être de capacité médiocre, sinon nulle. L'être vraiment bien équilibré décrira un cercle — à premier mouvement et sans être averti — de gauche à droite : votre cuisinière, si elle est intelligente, essuiera ses assiettes de gauche à droite, tournera ses assiettes de gauche à droite, tournera ses sauces de gauche à droite.

Un physiologiste, le Dr Delaunay, a réuni des milliers de faits à l'appui de cette observation.

Dans les écoles, les cancrès tracent un cercle de droite à gauche, les intelligents de gauche à droite. Les écoliers creusant une raie sur le sable vont de droite à gauche ; les adultes, dans la plénitude de leur raison, vont de gauche à droite. Enfin — ô patriotisme ! — où vas-tu te nicher ? — les peuples

ultra-civilisés montent leurs montres de gauche à droite, les autres, rougissez, ô Anglais, les montent de droite à gauche. Les races orientales, crouissant dans la superstition, écrivent de droite à gauche.

Il serait peut-être prématuré de tirer de ces faits d'observation une conclusion formelle, mais ils n'en sont pas moins curieux à signaler.

Fantaisie sur l'alphabet

Nous trouvons, dans un vieux document, l'explication aussi fantaisiste qu'originale, des lettres de l'alphabet. Nous en donnons quelques extraits : Voici l'A :

Par une chance sans égale
L'A doit sa naissance à l'amour,
Car chacun sait que, certain jour,
Hercule fit "l'A près d'Omphale,"

Voici le B :

Du B pour expliquer la clef
En de très galantes histoires,
La Putiphar, dans ses mémoires,
Nous dit : "Le B naît de Joseph."

Et maintenant au C :

Pour le C, pas besoin qu'on beugle
Quelque conte mal inventé,
Le premier cas de "C cité"
Appartient au premier aveugle.

La pêche aux "P"

Une petite curiosité... littéraire toute d'actualité par le temps qui court et dédiés aux pêcheurs malheureux.

Cela est intitulé "La pêche aux P."

Ça ne mordait pas du tout. Un pêcheur mélancolique, assis au bord d'une onde pure (on ne nous dit pas si c'est le Saint-Laurent), ouvre son carnet et s'amuse à y écrire les commandements du pêcheur, en n'employant que la lettre P pour initiale de chaque mot. C'était, paraît-il, plus facile que de prendre ce jour-là la plus petite ablette. Voici le petit travail de l'infortuné :

Pauvre pêcheur persévérant, persiste patiemment pour prendre petits poissons.

Par précautions, partant pêcher, prends paletot, pardessus, pliant, puis parapluie préservant parfaitement pendant pluie.

Par prudence, prends panier point percé, pour pas perdre petits poissons pêchés pendant période permise par préfet.

Pour pitance, prends pain pâte, parmesan, pruneaux, pommes, poires, pêches, puis petit pot pour piquette.

Poches pleines par plusieurs pâtes pectorales pour pituites.

Pour payer péager, prévoyant passer pont payant, prends plusieurs petites pièces pécuniaires.

Peis, pars pédestrement pour pêcher par prairie, perdant pourtant pas pipe pendant parcours.

Les mois : Août

Auguste, fils adoptif de César, empereur, avait à peine vingt-huit ans lorsqu'il fut reconnu comme un dieu tutélaire dans toutes les villes de l'empire, où on lui éleva des temples et des autels.

Ce mois, appelé anciennement *Sextilis* ou le sixième, parce que tel était son rang dans le calendrier de Romulus, reçut une autre dénomination sous le onzième consulat d'Auguste. L'an 730 de Rome, le sénat publia l'édit suivant, que *Macrobe* nous a conservé dans le premier livre des *Saturnales* (fêtes en l'honneur de Saturne), "parce que dans le mois *Sextilis* César-Auguste a commencé son premier consulat, a eu trois fois les honneurs du triomphe, a vu marcher sous ses auspices les légions du Janicule, a réduit l'Égypte sous l'obéissance du peuple romain, et terminé la guerre civile ; il plaît et plaira au sénat que ce mois, le plus heureux de l'Empire, soit désormais appelé Auguste."

C'est de ce mot que nous avons fait celui d'Août, aussi sourd et barbare que le premier est noble et harmonieux.

Le soleil entre alors au signe de la Vierge, composé de vingt huit étoiles. Les peintres et les

poètes figurent souvent cette constellation sous les traits d'une jeune fille qui porte en ses mains un épi, pour désigner les jours de la moisson.

La Vierge est le cinquième signe du Zodiaque. Chez les Égyptiens, la Vierge était consacrée à Isis, comme le Lion à Osiris. Le Sphinx, composé d'un Lion et d'une Vierge, s'employait pour désigner le débordement du Nil ; ce qui s'accorde avec la réunion des deux signes que parcourait le soleil durant l'inondation.

L'Égypte était, comme elle l'est encore annuellement, affligée de maladies épidémiques, occasionnées par le séjour et la retraite des eaux du Nil.



AOÛT, ou Auguste conduit par la Vierge

Les Grecs avaient en ce mois une fête semblable à celle des Tabernacles, chez les Hébreux. Les uns et les autres élevaient des tentes couronnées de feuillages, et y vivaient comme dans un camp. On y remarque cependant quelque différence : chez les Juifs, toute la nation était obligée à ce genre de vie, et chez les Grecs il n'y avait que neuf tentes destinées à des députés de chaque tribu ; 2^e cette solennité durait neuf jours chez les Grecs, tandis qu'elle finissait pour les Juifs au bout du septième ; 3^e enfin, les Hébreux la célébraient un mois plus tard que les peuples de l'Attique.

Pot de pensées

Lorsqu'on a épousé une étoile de café-concert, on a rudement du mal à retenir l'astre au logis.

Dans certains pays de l'Océanie, il y a des sauvages qui mangent leurs enfants. C'est ce qu'on peut appeler une faim malheureuse.

Il y a des bizarreries dans les professions. Un chapelier est toujours forcé de faire à la tête des autres. Il n'y a guère que le gantier qui est toujours obligé de mettre les pouces.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Les dialogues de la rue :

— Où vas-tu donc si vite et l'air si joyeux ?

— Chercher un prêtre pour les derniers sacrements.

— Et tu es ainsi tout souriant ?

— Oui, c'est pour ma belle mère.

**

Guibollard rentre chez lui de fort mauvaise humeur.

— Qu'as-tu donc ? interroge Mme Guibollard.

— Oh ! rien. Je viens de la bourse.

— Eh bien ?

— Je me suis fait étriller.

— Quand je te disais que tu n'étais qu'une bête.

**

Dans une auberge du Midi.

L'hôtelier, à un voyageur arrivé la veille :

— Vous fumez, monsieur ?

— Sans doute.

— Ce n'est pas possible, monsieur.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ça chasse les punaises de votre chambre dans celle d'à côté, et ce n'est pas juste.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a vingt-quatre mille Chinois établis dans San Francisco.

—On compte que, sur le trajet entre l'Angleterre et les Indes, il y a pour \$4,000,000,000 d'or et de bijoux au fond de la mer.

—Le prince Jorinhito, proche parent de l'empereur du Japon, est en route pour visiter le Canada, les Etats-Unis et l'Europe.

—Des géologues prétendent que le pétrole est une huile animale. Il s'en suivrait que ce que nous brûlons dans nos lampes est le résidu de monstres depuis longtemps effacés de la surface du globe.

—Une étincelle tombée d'une locomotive du C. P. R. a mis le feu dans un champ de blé, l'autre jour, à peu de distance de Toronto, et 15 acres de beau blé presque mûr ont été brûlés. Tout le village a failli passer par les flammes.

—On vient de faire dans la Seine, à Vautheuil, une assez curieuse trouvaille consistant en armes de toute sorte qui paraissent provenir du quinzième siècle. Parmi se trouvait une culasse de bombarde encore chargée. La bourre était faite de mousse et la poudre très sèche et bien conservée.

—Tout article de nourriture sujet à fondre ou rempli de jus ne devrait pas être laissé enveloppé dans du papier. Le papier étant un composé de guenilles, de colle, de chaux et autres semblables substances avec des acides entremêlés, n'est pas convenable pour toucher, une fois humide, des provisions de bouche.

—Un confrère de Nebraska nous informe que cet Etat produira, cette année, \$50,000,000 valant de blé, ce qui équivaut à toute la production d'argent du Colorado, du Montana, de l'Idaho et de l'Utah. La production totale de l'argent aux Etats Unis n'est que de soixante-dix millions de piastres par année, pas même assez pour acheter deux récoltes de blé dans le Nebraska.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

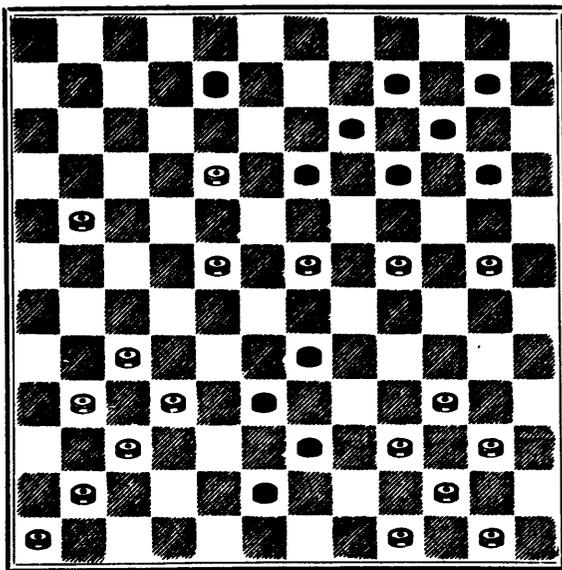
ENIGME

N'avez-vous jamais vu deux petites armées
Qui l'une contre l'autre avec ordre animées
Se livrent de rudes combats ?
Rien n'y manque pour battre ou pour se bien défendre :
Cavaliers, généraux, mousquetaires, soldats,
Enfin, ce qui va vous surprendre
La reine fuit son roi, sans craindre le danger,
Elle court à grands pas sur le prince étranger ;
Tous jusqu'aux piétons signalent leur courage
Bien maint et maint personnage
Se livre à l'ennemi pour défendre son roi
Tout se trouble, la reine tombe,
Le roi fuit mais en vain, sous les coups il succombe...
D'un triple coup de dague il a connu l'effroi.
Mais dedans la mêlée un courageux soldat
Vient de changer de sexe et gagne le combat.

No 113 — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. L. N. B., Lévis

Noirs—12 pièces



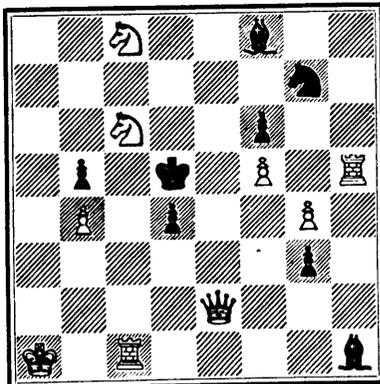
Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No. 118—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. N. Frankenstein

Noirs.—8 pièces



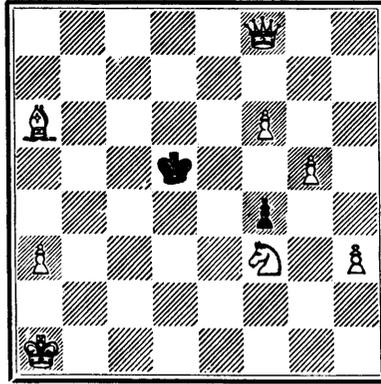
Blancs—10 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No 119.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par Madame W. J. Baird.

Noirs.—2 pièces



Blancs.—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

Solution du problème de Dames No 111

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
43	37	31	44
59	53	48	59
39	34	28	26
54	48	44	22
57	50	56	47
65	52	41	65
52	4	40	51
4	71 gagnent.		

Solutions justes par MM. Alf. Morin, Ottawa; J. B. Guy, Montréal; A. Campbell, A. Ladouceur, J. Vary, Sainte-Cunégonde; Philorome Billette, Valleyfield.

Solution de l'énigme.—Le mot est : Pied

Le problème d'Echecs, No 117, publié la semaine dernière, se fait en 3 coups et non en deux.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Hâtez-vous de venir

DURANT

Notre Grande Vente

DE

DEMENAGEMENT

Nous donnons des escomptes spéciaux dans tous les Départements

Ces Escomptes varient

DE

10 à 75 PAR CENT

Quoique nos marchandises soient marquées à des prix moindres que partout ailleurs, cependant nous donnons encore un escompte de 10 à 75 par cent sur toutes marchandises achetées à nos magasins durant cette grande vente de déménagement. Aisi donc venez à bonne heure faire votre choix et en même temps profiter des grands avantages que nous offrons.

VENEZ EN FOULE

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

tel. Bel. 2193

Federal Bel. 58

Lapres & Lavergne

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 7283

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



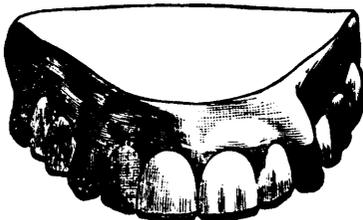
REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
 No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien
 122 rue St-Laurent.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

Saint-Nicolas, journal illustré pour enfants et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE TEMPS CHAUD AFFAIBLIT

LE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Donne des forces

Gardez-vous fort en en prenant régulièrement.

24228

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie. N. B — Ordres de la campagne remplis avec soin. Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
 Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
 Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

L'EXPOSITION UNIVERSELLE!

EXCURSION

CHICAGO

25 ET 26 AOUT

\$18.00

ALLER ET RETOUR

Bons pour revenir de Chicago jusqu'au 5 septembre

DEUX CONVOIS PAR JOUR

POUR

CHICAGO

Chars dorciors pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
 129 RUE ST-JACQUES
 COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 12 août 1893.

30,971

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées. Visitez et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT



Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE!

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tel. Bell 6512

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.